La Vérité sur l'Affaire Déborah Neuman
BETTY SAINT-CLAIR . III

DU MÊME AUTEUR

Déborah - La Rencontre Interdite
Echappées Belles
Quatre – Shana & ses Amies
Le Secret de Sarah
Un Amour de Confinement
Le Noël de la Seconde Chance
Rachel La dernière lettre de mon amant
Et si on se rencontrait ?
Steve Barns - La Malédiction du Temple
La Danseuse Disparue - Betty Saint-Clair . I
Les Jardins de l'Oubli - Betty Saint-Clair . II

Rejoignez la communauté d'
Hélène Tavelle
www.helenetavelle.com

Facebook : tavellehelene
Instagram : helene_tavelle
X : HTavelleAuteur
YouTube : helenetavelleecrivain
TikTok : helenetavelle

Hélène Tavelle

La Vérité sur l'Affaire Déborah Neuman

BETTY SAINT-CLAIR

Tiré de faits réels

© Hélène Tavelle – Tous droits réservés.
Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, de cette œuvre, sur quelque support que ce soit et par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit, est interdite et constitue une contrefaçon au sens du Code de la propriété intellectuelle.

Je te veux pour toujours.
Je veux t'aimer comme je t'aime
en ce moment pour le reste de ma vie.
Aide-moi ! Aide-moi à faire en sorte
que mon amour pour toi ne disparaisse jamais !
Film
Sur la route de Madison

A ma chère Maman,

Un jour, à Marnia en Algérie, alors qu'elle n'avait que neuf ans, la police française est entrée dans sa salle de classe.

On a appelé tous les élèves juifs, et on leur a dit qu'ils n'avaient plus le droit d'aller à l'école.

Ce n'était pas Hitler. C'était le régime de Vichy, appliquant ses lois antisémites jusque dans les colonies.

Alors, elle est restée chez elle. Elle a gardé des enfants, appris la couture, et grandi dans une époque troublée. Mais elle n'a jamais cessé de croire en l'avenir.

Puis, en novembre 1942, les tanks américains ont défilé dans les rues de Marnia. Les soldats lançaient des chewing-gums aux habitants.
C'était la fête.
C'était la Libération.

Quelques mois plus tard, elle a pu retourner à l'école. Elle a obtenu son certificat d'études, brillamment. Elle avait rattrapé le temps qu'on lui avait volé.

A sa force tranquille, à sa dignité, à sa lumière.

Cette histoire est pour elle — pour ce qu'elle a traversé, et pour ce qu'elle m'a transmis.

1.

Betty Saint-Clair sort en trombe du métro Cluny - La Sorbonne. Son train avait quarante-cinq minutes de retard, et Jean, son pote de fac, doit commencer à s'impatienter — même s'il n'est pas « croisé avec une horloge », comme elle aime dire en se moquant gentiment de lui.

En ce mois de juin, un soleil resplendissant inonde Paris, qui a troqué son ciel gris souris pour un bleu marine réjouissant. La foule se presse, se bouscule sans un mot d'excuse, dans un méli-mélo de langues venues des quatre coins du monde. Même en mini-jupe et cuissardes à talons, Betty passe inaperçue dans ce tumulte cosmopolite.

Casque Bose aux oreilles, après *Livin' on a Prayer* de Bon Jovi, Betty écoute le tube *All Too Well* de Taylor Swift, tout en fredonnant les paroles. Soudain, juste devant elle, une femme élégante, main dans la main avec un homme en imper ceinturé — un Burberry à l'allure impeccable — fait tomber un cahier. Betty se précipite, le ramasse et s'élance pour le lui rendre. Mais à peine a-t-elle relevé la tête que le couple s'est

volatilisé. Elle balaie la rue du regard, scrute la foule, se penche dans la bouche de métro… Rien.

Elle reste immobile quelques secondes, le cahier serré contre elle. Il est encore chaud, comme si on l'avait tenu longtemps. Couverture rigide, vert myrte, sans nom ni fioriture. Très grand format, fermé par un élastique noir et doté d'un marque-page pratique. À l'arrière, un rabat pliable permet de ranger des papiers importants. Là, un ticket de musée déchiré dépasse légèrement. Un Moleskine, banal en apparence, un carnet de notes classique avec du papier ligné, comme ceux que Betty collectionne et qu'elle remplit de listes, d'études, de souvenirs, de débuts d'enquêtes… Ses journaux intimes à elle. Alors… serait-ce aussi celui de cette passante ?

Elle l'ouvre à la première page et découvre des lignes noircies d'encre. Une écriture dense, nerveuse, appliquée, avec des pleins et des déliés. Des phrases dans une langue étrange, avec des doubles accents aigus (´´) et des mots composés accolés sans séparation. D'autres passages sont en allemand. Elle reconnaît aussi de l'hébreu, qu'elle a appris au Talmud Torah, en hommage à son héros de grand-père, Joseph Rosenberg, marchand d'art éclairé, né en 1923. Joseph a échappé à la grande rafle du 11è arrondissement, en août 1941, où 4 232 hommes juifs ont été déportés à Drancy. Il s'est caché dans un placard, puis a fui Paris pour rejoindre le premier maquis de France, dans le Vercors, où il a adopté le nom de résistant Saint-Clair. C'est sous ce nom que Betty a choisi de se faire appeler, bien que son véritable nom soit Rosenberg.

Certains chapitres sont raturés, d'autres entourés de symboles cabalistiques, avec des commentaires griffonnés

dans les marges. Et partout, des noms. Une impressionnante litanie de noms.

A la manière d'un journal d'adolescente, les pages regorgent de trésors chinés au fil des années, souvenirs de moments précieux. Des fleurs séchées collées avec du scotch jauni. Des morceaux de tissus délicatement agrafés : du taffetas rose fuchsia, de la laine noire et chaude, du coton rose pastel, du tulle blanc festif… Un bouton écossais, glissé dans une mini enveloppe transparente, maintenu par un fil passé dans le trou d'une feuille oblitérée.

Toutes ces pièces volumineuses donnent de l'épaisseur au cahier et le rendent fascinant. Heureusement, un élastique, comme sur tous les Moleskine, le maintient fermé, sinon ces reliques auraient pu se perdre avec le temps.

— Waouh ! Qu'est-ce que c'est beau ! s'écrie Betty, passionnée par les manuscrits originaux qu'elle ne se lasse pas d'étudier dans son métier d'historienne.

Elle referme précipitamment le cahier, comme si elle risquait d'être prise en flagrant délit de vol. Elle a la sensation d'être en possession d'un objet rare, précieux, peut-être même interdit. Elle le sent… Elle vient de trouver quelque chose d'exceptionnel, qui n'aurait jamais dû croiser sa route.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? murmure-t-elle, intriguée.

Elle inspecte la rue une dernière fois. Toujours aucune trace des amoureux. Pourtant, ils n'ont pas pu disparaître comme ça. Pas en quelques secondes. Même en courant, ils n'auraient pas eu le temps de traverser cette rue en perpétuelle effervescence. Elle regarde à droite, à gauche, les

magasins, les bars, les taxis... Personne. Les passants pressés défilent devant elle, indifférents, absorbés par leurs propres vies, indifférents aux autres. Peut-être ont-ils pris un raccourci, une ruelle étroite qu'elle n'a pas vue. Ou se sont-ils réfugiés à l'intérieur d'un café.

Elle avance de quelques pas, scrute chaque visage, chaque silhouette. Il faut les retrouver. Ils sont là, quelque part. Elle en est sûre.

Tout à coup, son téléphone vibre. C'est Jean.

— T'es où ma chérie ? J'attends depuis une heure !

— J'ai eu un contretemps. Bouge pas, j'arrive.

Elle raccroche sans en dire plus. Elle a l'intuition qu'il vaut mieux se taire, pour l'instant. Elle glisse délicatement le cahier dans son tote bag, entre un roman de Duras et un paquet de chewing-gums. Elle renonce à retrouver le couple qu'elle n'a aperçu que de dos. Elle remet son casque, passé à une playlist variétés, avec l'intégrale de Céline Dion. Elle entonne *Pour que tu m'aimes encore* avec fougue, comme si elle était sur scène, tout en pressant le pas.

Puis, elle respire profondément et fend la foule en remontant la rue Saint-Jacques, l'esprit ailleurs. Son cœur bat un peu plus vite, comme s'il pressentait l'imminence d'une rencontre.

Les murs défilent. Les façades chargées d'histoire, les plaques commémoratives, les volets tirés des appartements d'étudiants lui rappellent ses années de fac… et Jean, justement, qu'elle s'apprête à retrouver. A hauteur de la rue Cujas, elle bifurque à gauche et s'engage dans la rue Champollion, étroite, bordée de cinémas d'art et d'essai. Là,

entre un café-théâtre à l'unique salle mythique et une librairie où le temps semble s'être arrêté, elle aperçoit un petit bar aux rideaux rouges. C'est *leur* café du matin, celui où ils ont passé des heures à refaire le monde. Assis côte à côte, ils se plaisaient à observer les passants et à leur inventer des vies. Rien n'a changé.

Elle reconnaît Jean à sa silhouette fine, le visage dissimulé derrière l'immense quotidien économique *Le Monde*. Elle sourit devant son allure BCBG, tirée à quatre épingles, et son air d'étudiant mal nourri. Pourtant, il ne l'est plus depuis longtemps. Son statut de prof vedette, spécialiste de l'Antiquité, lui assure un bon niveau de vie, et assez de temps libre pour écrire des livres historiques.

Elle l'aime. D'un amour inconditionnel, fraternel, sans sexe ni doutes. Il ne l'a jamais draguée, n'a jamais tenté quoi que ce soit. Elle le soupçonne d'être un homosexuel refoulé, mais ne lui en a jamais soufflé mot. Son métier lui va comme un gant, surtout pour un retardataire chronique. Il remet toujours tout au lendemain : payer une contravention, régler un problème, répondre à un mail… Il jongle sans cesse entre corrections, cours à préparer et obligations qui s'accumulent. Betty, elle, ne supporte pas la procrastination. Ils se complètent à merveille. Elle lui a souvent sauvé la mise. Et lui, il a su être là quand elle sombrait. Leur attachement est solide, réciproque, sans arrière-pensée. Un amour pur, simple, inusable.

Betty s'approche à pas de loup, se glisse derrière Jean et lui plaque les mains sur les yeux. Il la reconnaît aussitôt, abandonne son journal et bondit de sa chaise.

— Oh là là, ma chérie ! Trop content de te revoir…

Ça fait une éternité !

— Trois semaines à peine, corrige Betty en riant de bon cœur.

— Franck ! Un café crème pour Mademoiselle… Tu prends comme d'hab ?

— Ouais, j'en ai bien besoin. Ce voyage m'a tuée. Les trains, maintenant, c'est plus jamais à l'heure.

— OK, mais t'as mis un bail entre la Gare de Lyon et ici. T'as fait l'école buissonnière ? Tu t'es pas laissée tenter par du shopping, quand même ? Tu détestes ça !

— Si tu savais… Il m'est arrivé un truc de dingue, lâche Betty, oubliant aussitôt son intention de garder pour elle la découverte du fameux cahier.

— T'as vraiment le chic pour te foutre dans des embrouilles. On dirait que tu les cherches.

— Eh ben, pour une fois, j'ai rien fait. Regarde… lui répond-elle.

Elle sort le Moleskine de son sac et le pose délicatement sur la table, comme un objet fragile.

— Euh, oui… C'est un cahier. T'en as toujours une flopée, je m'en souviens, j'suis pas amnésique.

— Sauf que celui-là, c'est pas le mien.

Elle l'ouvre fébrilement, le feuillette à toute vitesse, lui montre du doigt cette langue inconnue, les dessins, l'hébreu, les noms, les objets...

— Il est plein à craquer, avec des mots même dans les marges. Ça a l'air d'avoir été écrit dans l'urgence, mais l'écriture est super soignée. 192 pages, sans un blanc ! On a vraiment voulu tout mettre dedans, c'est clair. Mais cette langue… c'est quoi ? Du russe ? Une autre langue slave ? J'vois qu'ça !

Elle enchaîne avec son épopée : le couple devant elle, le

cahier tombé qu'elle a ramassé machinalement… et leur disparition improbable.

— Fallait pas le récupérer, lâche Martin. T'as le don pour attirer les emmerdes.

— Mouais, si tu veux. Moi, je dirais que je suis juste serviable. Ça m'a embêtée pour cette femme. J'ai agi sans réfléchir, c'est tout.

— Et maintenant, tu comptes en faire quoi ? Y'a un nom, une adresse quelque part ?

— J'ai cherché vite fait. Rien vu de ce genre. Ce qui me paraît logique… Moi non plus, je mets pas mes coordonnées sur mes carnets. Ils sont à moi, point.

— Tu devrais, ma biche. Y'a une case exprès dans les cahiers d'école. C'est pas pour décorer. Résultat, tu peux tirer un trait sur l'idée de le restituer à sa proprio.

Jean attrape le cahier et le parcourt, le front plissé. Ses sourcils se froncent à mesure qu'il découvre des détails qu'il ne comprend pas toujours.

— Humm… T'as raison. Elle y raconte sûrement sa vie ou ses recherches. C'est truffé de trucs bizarres… des illustrations, des passages en hébreu, une écriture étrange… Et ces dates, ces noms, ces croquis… Je me demande de quand il date.

Il referme lentement le carnet, pour laisser les informations s'imprégner en lui.

— A mon avis, c'est un mélange entre journal intime, carnet scientifique et chronique historique. Un sacré puzzle, dit-il, un peu dépassé.

— Ou une enquête… C'est une enquête ! suggère Betty, les yeux brillants d'excitation.

— Te voilà repartie dans un thriller, alors ! s'exclame

Jean.

— Et encore, t'as pas tout vu, lance Betty en tournant quelques pages pour lui montrer les objets scotchés et agrafés qui illustrent les textes.

— Attends… C'est quoi, ça ? demande Jean en s'emparant du ticket de musée.

— Un billet d'entrée au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme…

— Hummm… Connais pas…

— Il est daté d'hier, lit Betty.

Elle relève les yeux.

— Tu vois… C'est pas un vieux cahier oublié. Il est d'actualité.

— C'est son fourre-tout, tu veux dire, raille Jean, terre à terre.

— Faut pas exagérer. A part ce ticket, y a rien d'autre. Juste du texte et des souvenirs. Ce ticket, c'est du concret, du vérifiable !

— On y va ! déclare Jean.

— Où ça ?

— Là-bas, au musée. C'est pas bondé comme le Louvre. Si elle y était hier, quelqu'un l'a peut-être remarquée. Un agent d'accueil, un vigile… Et y'a forcément des caméras de surveillance.

— Ouais… Avec un peu de bol, elle a marqué les esprits, murmure Betty.

Ils absorbent leur café en silence, les yeux rivés sur le cahier posé devant eux. Betty fait tourner le ticket froissé entre ses doigts, perdue dans un flot d'interrogations.

— Allez, on bouge, dit Jean en se levant.

Il règle les consommations sans lui laisser le temps de protester, enfile sa veste et la prend par la taille pour l'inviter

à le suivre.

Couple de dos dans les rues parisiennes